



**HAL**  
open science

## Introduction. Les intraduisibles de l'Antiquité

Adrien Coignoux, Thibaud Nicolas

► **To cite this version:**

Adrien Coignoux, Thibaud Nicolas. Introduction. Les intraduisibles de l'Antiquité. *Ktèma : Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2024, *Intraduisibles de l'Antiquité*, 49, pp.5-9. hal-04833136

**HAL Id: hal-04833136**

**<https://hal.science/hal-04833136v1>**

Submitted on 12 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Introduction

Le présent dossier représente les actes du deuxième atelier du groupe de recherche LIDA (Les intraduisibles de l'Antiquité: de la philosophie à l'anthropologie historique) qui a eu lieu les 18 et 19 octobre 2022 à l'INHA. Les sept articles dont il est composé poursuivent et approfondissent les réflexions menées lors du premier atelier (juin 2021)<sup>1</sup> sur le campus Condorcet. À ce titre, il paraît opportun de proposer aux lecteurs de *Ktèma* un rapide retour sur les objectifs et premiers résultats des travaux menés par le groupe<sup>2</sup>.

L'objectif de LIDA est d'étudier les tensions inhérentes à tout exercice de traduction, telles que les a mises en lumière Barbara Cassin, à l'aide des outils des *Translation Studies* et selon une perspective propre à l'anthropologie historique. En somme, il s'agit d'utiliser ces difficultés de traduction comme outil d'exploration des différences culturelles qui séparent les peuples de la Méditerranée ancienne entre eux comme celles qui existent entre ces peuples anciens et ceux de l'Occident moderne qui les prennent pour sujet d'étude.

Le choix d'emprunter à B. Cassin le terme d'« intraduisible » vise à définir précisément l'objet des travaux menés par le groupe. En effet, selon la perspective mise en place par la philosophe française et ses collaborateurs, les intraduisibles sont des « des symptômes de la différence des langues, non pas ce que l'on ne traduit pas, mais ce que l'on ne cesse pas de (ne pas) traduire »<sup>3</sup>. Le statut d'intraduisible ne repose ainsi pas tant sur l'impossibilité linguistique de traduire que sur des attitudes humaines. C'est précisément le fait que tout contenu linguistique puisse théoriquement faire l'objet d'un transfert d'une langue à une autre qui fonde le phénomène d'intraductibilité. La principale conséquence de cette traductibilité théorique absolue est le foisonnement des traductions: le même transfert linguistique peut, selon les langues et les acteurs impliqués, donner des résultats si divers qu'ils peuvent apparaître comme antagonistes, au point même de remettre en question la possibilité d'une traduction efficace. Si donc tout contenu linguistique est théoriquement traductible, le résultat de toute opération de traduction (comme le choix de refuser de traduire) dépend de la nature du contexte social, linguistique et culturel où elle est réalisée. Il n'existe donc pas d'« intraduisibles » à proprement parler, mais des « allégations d'intraductibilité » qui signalent des difficultés ponctuelles plutôt qu'une impossibilité absolue. Or ces difficultés ponctuelles nous apparaissent comme riches d'enseignements. C'est la raison pour laquelle, à la différence du projet cassinien, nous avons fait le choix de privilégier une approche anthropologico-historique. En effet,

(1) Pour les actes de ce premier atelier, voir le dossier « Les intraduisibles », *Anabases* 38, p. 71-174.

(2) Le texte reprend l'essentiel du propos de l'introduction au premier dossier: Coignoux *al.* 2023.

(3) CASSIN 2004, p. 17.

du fait des liens étroits entre langue et culture, c'est avant tout sur les spécificités culturelles des acteurs impliqués dans l'acte de traduction que nous renseigne l'analyse de ces intraduisibles :

Puisque le langage est un système de signes qui renvoient à des concepts, par le langage on peut saisir les concepts et l'univers qu'ils expriment, qui est propre à chaque groupe<sup>4</sup>.

C'est parce que la langue est si culturelle que les problèmes de traduction ont un tel potentiel heuristique et épistémologique. Mais pour prendre toute la mesure de cette réalité, il est nécessaire de reconnaître la relativité même de tout exercice de traduction. M. Bettini a ainsi montré que la métaphore culturelle qui caractérise notre concept de traduction – celle du « transfert » – est en réalité la moins présente et la plus tardive dans le monde romain<sup>5</sup>. Ce sont d'autres modèles cognitifs qui semblent avoir influencé la conception romaine de l'acte de traduction : l'impression du sceau (lat. *exprimere*), la restitution (lat. *reddere*), mais surtout le pivotement (lat. *uertere*). De plus, le mot de « traduction » est lui-même problématique si l'on considère que les verbes romans – fr. traduire, it. *tradurre*, esp. *traducir* – dérivent d'un malentendu opéré par l'humaniste L. Bruni du verbe lat. *traducere* chez Aulu-Gelle « traduit en latin » plutôt que « passé en latin »<sup>6</sup>. Si donc toute langue est culturellement déterminée, chaque exercice de traduction l'est tout autant. « Traduire » est donc tout sauf un exercice neutre, il s'agit d'une conception subjective du transfert linguistique dont les tenants et aboutissants peuvent varier selon l'origine de celui qui l'opère, et donc possède une histoire que seule une perspective attentive aux données émiques permet de dégager.

Le cas de la traduction de « traduction » est un très bon exemple des objectifs du groupe LIDA. Parce qu'il s'agit avant tout de prendre appui sur des problèmes de « traduction » pour explorer les différences entre les collectifs humains, une attention privilégiée est donnée aux transferts linguistiques qui reposent sur des logiques privilégiant les ressources de la langue source (calques, translittérations, emprunts). En particulier lorsque les termes transférés sont amenés à être utilisés comme des catégories épistémologiques. Il existe en effet nombre de catégories propres à l'histoire des sociétés antiques qui ont été construites – par des chercheurs modernes – à partir de concepts appartenant à des langues anciennes (l'« épiphanie » ou l'« interpretatio » par exemple) dans le but d'en renforcer la pertinence. Nous utilisons tous aujourd'hui certaines de ces catégories et c'est lorsque nous tentons de les appliquer aux réalités décrites par les sources qu'apparaît toute la subjectivité du transfert linguistique dont elles résultent. Malgré la proximité linguistique entre les termes transférés et leurs originaux – et du fait des objectifs qui animent les réemplois – les premiers ne recouvrent jamais l'ensemble des réalités auxquelles les seconds sont attachés dans leur contexte culturel d'origine.

Qu'il s'agisse de catégories épistémologiques ou non, l'objectif de LIDA est ainsi de s'emparer de ces allégations de transfert linguistique problématiques (des « intraduisibles ») et d'en étudier les mécanismes dans le but de tenter de saisir le nœud d'intraductibilité dont résultent ces difficultés. C'est à travers la recherche et l'analyse de ces nœuds d'intraductibilité et de leurs facteurs d'apparition qu'il sera possible de souligner les spécificités culturelles qui en sont à l'origine. Elles permettront, *in fine*, d'améliorer notre connaissance de l'identité respective des collectifs humains impliqués dans le transfert linguistique étudié tout en offrant l'occasion de penser nos propres pratiques.

Pour ce faire, nous avons fait le choix de nous appuyer sur les outils et méthodes développés par les *Translation Studies*, discipline spécialement consacrée à l'étude des enjeux de traduction. La pertinence des *Translation Studies* pour les objectifs de LIDA repose d'abord et avant tout sur

(4) FRIBOURG 1978, p. 103.

(5) BETTINI 2012.

(6) GUTBUB 2018, p. 233-236.

leur parti pris sémantique, sémiotique et pratique. La discipline émerge dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle à la faveur d'un glissement de la focale des études traductologiques des mots vers leur sens. L'attention se porte alors sur la dimension pratique de l'opération de traduction, qui n'est plus appréhendée comme un jeu d'équivalence entre deux langues (perspective linguistique), mais comme le transfert d'une signification entre deux cultures<sup>7</sup>. C'est avec J. Holmes et son article « The Name and Nature of Translation Studies » que cette discipline acquiert son identité épistémologique. Non content de lui donner son nom, le chercheur britannique pose également les bases de l'étude des enjeux pratiques de la traduction. Il propose d'abord de distinguer les études qui se concentrent sur la construction d'une théorie générale de la traduction (*theoretical translation studies*) de celles qui ont pour sujet l'analyse des enjeux, contraintes et circonstances de la pratique traductologique (*descriptive translation studies*)<sup>8</sup>. Il partage ensuite les *descriptive translation studies* en trois types d'études : les *product-oriented*, consacrées au résultat de l'opération de traduction ; les *function-oriented*, focalisées sur le rôle de l'opération de traduction ; enfin les *process-oriented*, s'intéressant aux enjeux mentaux de l'opération de traduction que doit surmonter le traducteur<sup>9</sup>.

Suite aux travaux séminaux de J. Holmes, la discipline connaît – au cours des deux dernières décennies du xx<sup>e</sup> siècle – un *cultural turn* défini à la fois comme l'abandon de la recherche d'équivalence et le déplacement du regard du texte vers la culture<sup>10</sup>. Ce virage amène de nombreux chercheurs à développer des outils permettant d'appréhender les transferts linguistiques comme des phénomènes plus culturels que linguistiques. Citons par exemple les membres du groupe traditionnellement identifié comme la *Text Manipulation School*, pour qui tout transfert linguistique est subjectif car il implique un certain degré de manipulation du texte source par le responsable du transfert en fonction de facteurs qui ne relèvent pas uniquement de la langue. Ils prônent – à rebours des perspectives contemporaines<sup>11</sup> – une approche descriptive, fonctionnelle et systémique de la traduction, se concentrant sur la cible de cette dernière à partir de la distinction entre traductions orientées vers la langue cible (*target-oriented*) et celles qui sont orientées vers la langue source (*source-oriented*). Ils s'intéressent aussi aux normes et contraintes qui gouvernent la production et la réception de la traduction<sup>12</sup>. On peut également citer H. J. Vermeer, dont la *skopos theory* est précisément construite sur l'idée que tout transfert linguistique est d'abord conditionné par des facteurs extralinguistiques : les objectifs poursuivis par le traducteur. Vermeer en arrive même à présenter la langue comme un système dépendant d'une culture<sup>13</sup> et la capacité à manier deux cultures comme, au-delà même du bilinguisme, l'impératif de toute traduction efficace. C'est ce lien entre texte et culture qui provoque le renouvellement du regard : le texte traduit n'est plus abordé comme un élément statique et isolé, mais comme le produit d'un transfert entre deux cultures. Il n'existe ainsi plus de traduction exacte (malgré la traductibilité théorique absolue) puisque toute traduction dépend de son but, de son *skopos*, qui influence à la fois le processus et le produit de la traduction. La « traduction » devient alors un objet dont le contenu est

(7) JAKOBSON 1959. Mais on pourrait aussi citer J. Levý et son *Umění překladau* (« L'art de la traduction ») de 1963. VINAY et DARBELNET 1958, p. 20 ; AUSTIN 1962, mais c'est également le cas à la même époque d'E. Cosieru avec son étude (COSIERU 1952) ou E. Leisi pour qui le sens d'un mot est identique à son utilisation (LEISI 1953, p. 15 sq.) ou encore le philosophe L. Wittgenstein (WITTGENSTEIN 1953, p. 20 sq.).

(8) HOLMES 2012 [1975], p. 176.

(9) HOLMES 2012 [1975], p. 176-177 : « The problem of what exactly takes place in the "little black box" of the translator "mind" as he creates a new, more or less matching in another language ».

(10) SNELL-HORNBY 2006, p. 47 ; BASNETT, LEFEVERE 1990, p. IX.

(11) SNELL-HORNBY 2006, p. 49.

(12) HERMANS 1985, p. 10-11.

(13) Il définit la culture comme la totalité des normes, des conventions, des opinions qui déterminent le comportement des membres d'une société et tous les résultats de ce comportement : VERMEER 1989, p. 9.

constamment remanié en fonction de la culture propre au destinataire du texte et selon des facteurs extralinguistiques.

Dans la continuité des perspectives ouvertes par les chercheurs de l'école de la *Text Manipulation* ou ceux se réclamant de la *skopos theory*, nous souhaitons appréhender les difficultés de traduction comme des problèmes plus culturels que linguistiques. Parmi les outils développés par ces chercheurs, nous retenons en particulier :

1. l'importance des facteurs extra-linguistiques ;
2. la distinction entre traduction *target-* et *source-oriented* ;
3. l'idée que le texte traduit est un contenu en constante évolution ;
4. les différentes perspectives d'étude des *descriptive translation studies*, à savoir *process-*, *function-* et *product-oriented*.

C'est au moyen de ces outils, et plus largement des acquis des *Translation Studies*, que les « intraduisibles » (les allégations d'intraductibilité) deviennent un support pertinent pour l'histoire des mondes anciens comme pour celle de leur étude. Quels sont les facteurs de l'intraductibilité ? Pourquoi et comment un transfert linguistique devient-il problématique ? Pourquoi désigner un terme comme intraduisible ? Qu'y a-t-il à y gagner ? Que révèlent ces difficultés traductologiques des spécificités culturelles propres aux acteurs de ce transfert linguistique ? Des questions auxquelles les articles rassemblés dans ce dossier (comme dans le précédent) apportent quelques éléments de réponse. L'article de Mathilde Naar pose ainsi la question des relations entre transferts culturels et traduction de théonyme à partir de l'analyse des liens entre la déesse grecque Hygie et la *Salus* romaine. Les liens entre espace et traduction sont également au cœur de l'article de Beatrice Lietz qui – grâce à une étude du vocabulaire grec présent dans les *Verrines* de Cicéron – montre comment un refus de traduire peut s'articuler à des visées rhétoriques. On retrouve la question de l'utilisation stratégique de l'intraductibilité dans l'article de Coline Ruiz Darasse consacré à une inscription gauloise écrite en grec mais contenant des titulatures gauloises comme romaines. Teresa Torcello propose quant à elle une réflexion sur les facteurs d'intraductibilité à l'œuvre dans les écrits d'Aulu-Gelle, un individu à la frontière entre Rome et la Grèce. Les deux articles suivants prennent une certaine distance avec la Méditerranée ancienne afin de mieux révéler son rôle de matrice. Partant de la Grèce ancienne, G. Benedetti propose une analyse diachronique de l'utilisation du terme « panthéon » en Occident, qui met en évidence les glissements sémantiques qui animent les réemplois successifs du terme. Puis Florentin Maroye s'intéresse aux raisons qui poussent un traducteur de comédies grecques en latin du XVI<sup>e</sup> siècle (Florent Chrestien) à utiliser le statut de *poiètes* pour définir son activité littéraire. Enfin, en guise de conclusion, les éditeurs de ce dossier proposent une analyse réflexive – sous la forme d'une esquisse de typologie et à partir de données présentées dans les deux dossiers – sur les différents facteurs d'intraductibilité dégagés et les logiques qui les articulent.

Adrien COIGNOUX  
CNRS/ANHiMA UMR 8210

Thibaud NICOLAS  
CNRS/ANHiMA UMR 8210

*Bibliographie*

- AUSTIN, J. L., 1962, *How to do things with words (The William James Lectures delivered in Harvard in 1955)*, Oxford.
- BASNETT, S., LEFEVERE A., 1990, *Translation, History and Culture*, London.
- BETTINI, M., 2012, Vertere. *Une anthropologie de la traduction dans la culture ancienne*, Turin.
- CASSIN, B. (éd.), 2004, *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris.
- COIGNOUX, A., GARRE M., VASSELIN A., 2023, « À la recherche des Intraduisibles de l'Antiquité: problèmes et projets », *Anabases* 38, p. 73-88.
- COSIERU, E., 1952, « Sistema, norma y habla », *Revista de la Facultad de Humanidades y Ciencias* 9, p. 113-181.
- FRIBOURG, J., 1978, « Vers l'ethnolinguistique », *La linguistique* 14/2, p. 103-116.
- GUTBUB, C., 2018, « De la translation à la traduction à la lumière de la *translatio imperii* », *Réforme, Humanisme, Renaissance* 87/2, p. 233-253.
- HERMANS, T., 1985, *The Manipulation of Literature. Studies in Literary Translation*, London.
- HOLMES, J., 2012<sup>2</sup> « The Name and Nature of Translation Studies », in Lawrence Venuti (éd.), *The Translation Studies Reader*, London, (1<sup>re</sup> éd. 1975), p. 172-185.
- JAKOBSON, R., 1959, « On Linguistic Aspects of Translation », in R.A. Brower (éd.), *On Translation*, Cambridge, p. 232-239.
- LEISI, E., 1953, *Der Wortinhalt. Seine Struktur im Deutschen und Englischen*, Heidelberg.
- SNELL-HORNBY, M., 2006, *The Turns of Translation Studies*, Amsterdam.
- VERMEER, H. J., 1989, *Skopos and Commission in Translational Action*, Helsinki.
- VINAY, J. P., DARBELNET J., 1958, *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*, Paris.
- WITTGENSTEIN, L., 1953, *Philosophical Investigations*, Oxford.